

eu que son existence s'écoulerait dans la solitude. Le *vœ soli* ! de saint Paul retentissait en lui.

Il possédait déjà la dignité nécessaire pour fonder une famille, et se sentait fait pour toutes les tendresses du foyer.

Le tableau que lui avait présenté l'union de M. et de madame de Morenne le portait même à désirer un intérieur à lui.

Il se fût estimé fort heureux s'il avait pu choisir celle qui devait être sa femme.

Enfin la veille du départ arriva.

Après le dîner, par une belle soirée de septembre, madame de Morenne prit le bras de son fils, et, sans lui dire où elle le conduisait, elle le mena au cimetière.

Auguste avait été inhumé à côté du chevalier de Garancel. Marcellin s'inclina et posa ses lèvres sur le marbre.

Le temps était doux et clair.

Quand un souffle passait dans les arbres, il tirait des sapins un gémissement profond et emportait des tourbillons de feuilles.

De grandes lueurs rouges se fondaient à l'horizon dans l'azur assombri.

La nature paraissait se reposer du fécond travail de l'année.

Madame de Morenne se leva, et pressant la main de son fils :

"Je suis venu ici plus d'une fois me rassurer dans le bien et m'éclairer dans mes doutes ; j'ai à te dire en face de cette tombe une grave parole, que tu méditeras dans ton cœur.

"Ton père a jadis obligé un ami ; aujourd'hui il peut recueillir, dans la personne de son fils, la fortune que la simplicité de ses goûts lui faisait dédaigner. C'est donc en vue de cette richesse, et pour t'en consacrer une partie, que M. de Charmont exigea de ton père le serment que les deux familles se confondraient par un mariage.

"Je connais la valeur d'une promesse, et je sais combien est louable la fidélité à la parole donnée... Lydia est riche ! si elle était pauvre et que l'opulence fût de ton côté, je te tiendrais peut-être un autre langage, quoique, dans tous les cas, je pense bien agir... Pars donc sans crainte, mon enfant ; si Lydia est digne de toi, épouse-la ; mais n'amène sous le toit de ta mère qu'une femme dont l'âme pure et chaste soit profondément chrétienne.

—Je vous le jure ! dit Marcellin."

Madame de Morenne et son fils n'ajoutèrent rien de plus.

Mais quand l'heure du départ fut venue, quand arriva le moment, toujours si cruel, de la séparation, le cœur de la mère se fonda, elle ne put que pleurer en serrant Marcellin

dans ses bras... C'était toute sa vie qui se séparait d'elle ! Encore s'il n'eût dû la quitter que pour quelques mois ! mais c'est une part du cœur de son enfant qu'elle allait perdre ! et à qui cette part serait-elle confiée ? Elle demeurait appuyée sur l'épaule de Marcellin, lui adressant des paroles entrecoupées, l'embrassant comme vous embrassent les mères qui se disent :

"Le reverrai-je ?"

Marcellin tomba à genoux ;

"Bénis-moi encore, lui dit-il, et bénis à l'avance celle que je te prierai de nommer ta fille."

Cette scène fut grande mais simple, comme le sont les scènes de toute famille qui a conservé l'intégrité et le plein exercice des droits qu'elle tient de Dieu.

V

Marcellin reçut de Maurice et de madame Charrière l'accueil le plus affectueux.

L'amitié des deux jeunes gens avait cette chaleur communicative, que les déceptions finissent, hélas ! par refroidir, mais qui est si belle dans les cœurs neufs et purs, remplis de chastes et religieuses croyances.

Maurice et Marcellin s'aimaient sincèrement, sans arrière-pensée ; ils se confièrent promptement leurs projets, leurs rêves d'avenir : Maurice voulait aller à Rome continuer ses études ; Marcellin raconta à son ami l'histoire de son prochain mariage.

Au bout de deux jours, madame Charrière parut partager maternellement son affection entre Maurice, Marcellin et une nièce orpheline qu'elle avait recueillie, et qui portait le doux nom de Marie-Ange. Son père était frère de madame Charrière, et la jeune fille avait trouvé dans le cœur de l'excellente femme une tendresse si complète, qu'elle n'eut jamais la pensée de regretter la mère qu'elle n'avait pas connue.

Elle avait seize ans. La beauté de son âme se reflétait sur son candide visage. Réservee, un peu silencieuse, mais sans affectation, comme il convient à une jeune fille qui n'a pas été gâtée par les adulations solides, et son talent musical était véritablement remarquable.

Quand Marcellin la vit pour la première fois, elle lui rappela vaguement un portrait de sa mère fait au même âge, portrait qui était toujours resté dans l'appartement du chevalier de Garancel. Dans ce pastel, Clotilde avait ce regard limpide, ce bon sourire, cette ingénuité vraie.

Maurice éprouvait pour sa cousine une admiration complète : il ne savait ce qu'il aimait le plus en elle, de ses vertus aimables et paisibles, de la

justice de son esprit ou de son abnégation constante pour les objets de son affection. La souffrance et l'infortune l'attirait, disait-il, toujours infailliblement, et elle n'avait d'autre bonheur que celui d'essuyer les larmes des malheureux. À l'amitié qu'il ressentait pour elle se mêlait presque de la vénération.

S'il cherchait pour ses tableaux une suave et angélique figure, Marie-Ange passait devant lui avec sa dignité sereine, et le peintre atteignait un idéal auquel il ne fût jamais parvenu.

Le temps que Marcellin passa chez madame Charrière se partagea entre de longues courses à Franchard et aux gorges d'Apremont, des haltes dans la forêt au pied des grands chênes que Maurice dessinait, et les heures d'entretien paisible qui réunissaient le soir la famille dans le petit salon où Marie-Ange faisait de la musique, avec cette simplicité qui est au talent ce que la grâce est à la beauté.

Les journées passaient vite, trop vite ; Marcellin n'oubliait certes pas sa mère, mais l'affection de madame Charrière la lui rappelait. C'était le même cœur, avec peut-être un peu moins d'exquise délicatesse. Madame Charrière avait plus de rondeur et manquait du charme pénétrant de madame de Morenne. Quant à Marie-Ange, jamais sœur plus naïve et plus charmante n'avait été rêvée par Marcellin ; si quelquefois l'imagination du jeune homme lui rappelait l'image de la vierge idéale qu'il avait vue dans ses songes, cette apparition prenait progressivement, et sans qu'il s'en rendit compte, la figure de Marie-Ange.

Il y avait plus d'un mois que Marcellin habitait la Madeleine.

Son cœur était plein d'une douce gaieté, il s'abandonnait au présent sans préoccupation de l'avenir. Mais pour s'être endormi à l'ombre, le voyageur n'en doit pas moins reprendre la route commencée, et l'heure des adieux ne pouvait tarder à sonner.

Une lettre de sa mère vint lui apprendre la nouvelle de l'arrivée de M. de Charmont à Paris. Le soir même, Marcellin annonça son départ pour le lendemain.

Madame Charrière sourit du motif auquel elle attribuait l'empressement du jeune homme.

On se sépara de bonne heure.

Marcellin ne put dormir.

Pendant toute la nuit, il entendit les bruits du vent dans les arbres, vagues harmonies qui rappellent le bruit des larmes sur les grèves, symphonies admirables qui nous conviennent à la prière, et paraissent évoquer à la fois le souvenir des absents et le nom vénéré des morts.